

COLLECTION DE LA CIGOGNE

LA FAMILLE BOBICHON À L'EXPOSITION COLONIALE



TEXTE ET DESSINS
PAR ANDRÉ HELLÉ

BERGER-LEVRAULT
ÉDITEURS

**LA
FAMILLE
BOBICHON
À
L'EXPOSITION
COLONIALE**



DANS LA MÊME COLLECTION

Les Terrifiantes Aventures d'un petit poussin. Texte et dessins par André HELLÉ.

Le Cheval de bois qui avait un cœur. Texte de DRÉSA. Dessins par André HELLÉ.

Marionnettes. Texte et dessins par André HELLÉ.

L'Équipée du 117-40. Texte de George AURIOL. Dessins par André HELLÉ.

L'Image de neige. Texte traduit de l'anglais par Marc LOGÉ. Dessins par André HELLÉ.

Fables de La Fontaine. Choix de 25 fables, avec 70 illustrations de André HELLÉ, en couleurs, au pochoir. Album in-4, cartonné sous couverture illustrée.

(BERGER-LEVRAULT, Éditeurs.)



Copyright 1930, by Berger-Levrault, Paris.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Russie.



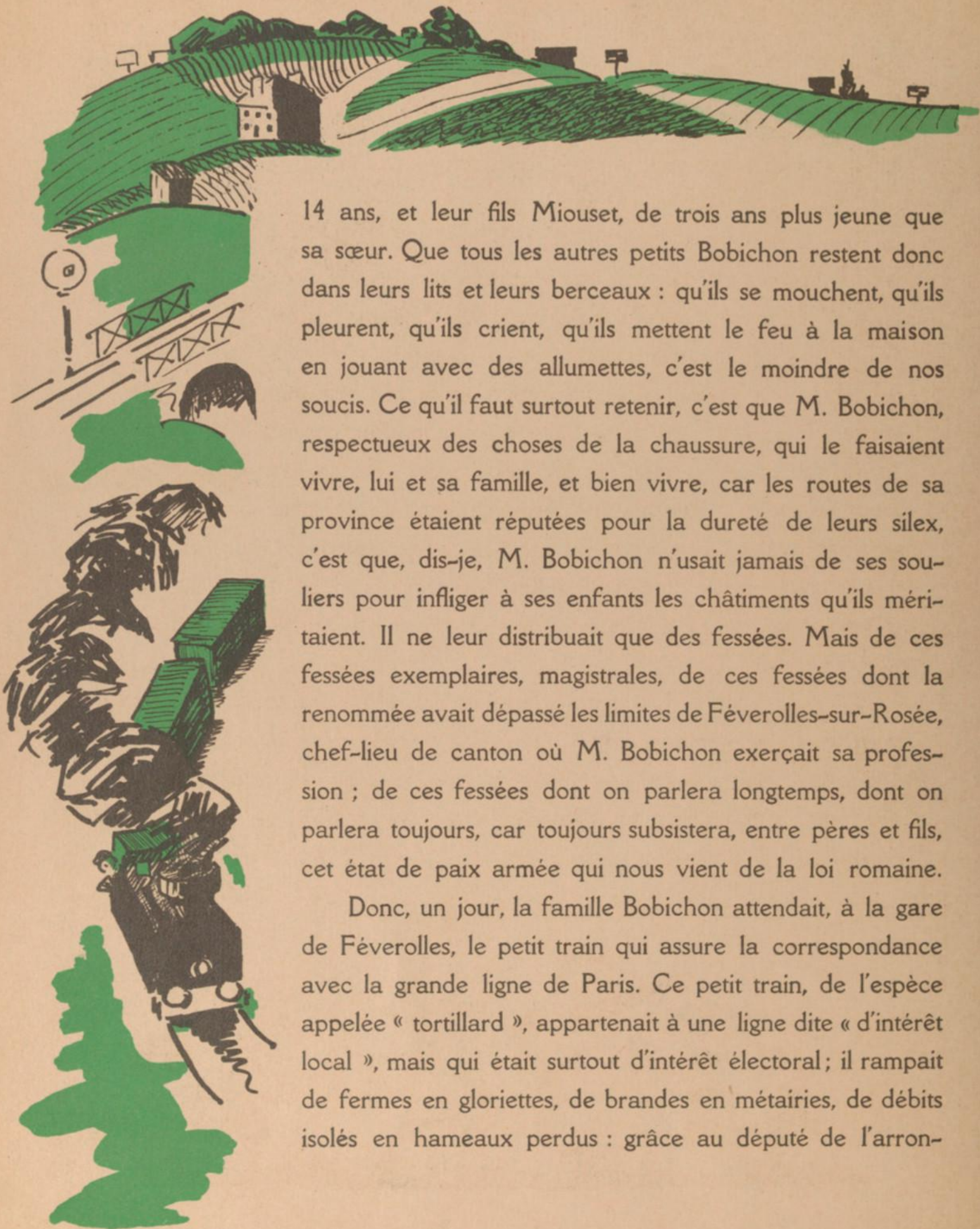
LA FAMILLE BOBICHON A L'EXPOSITION COLONIALE

m

Bobichon était marchand de crépins et père d'une famille nombreuse.

Des crépins nous ne parlerons guère. Cet article échappe à notre compétence. Qu'il nous suffise de savoir que M. Bobichon approvisionnait les cordonniers de sa région de tout ce qui était nécessaire à leur métier : cuirs, œillets, talons, talonnettes, pattes, clous, brides et bien d'autres choses dont l'usage ne nous est pas familier. Donc, des crépins nous ne parlerons plus.

Pas davantage de la famille nombreuse. Qui nous intéresse, en effet, dans cette histoire ? Ceux-là seuls qui firent le voyage de Paris pour visiter l'Exposition coloniale, c'est-à-dire M. Sixte Bobichon, le père ; Mme Élodie Bobichon, son épouse ; leur fille Rigoberte, âgée de



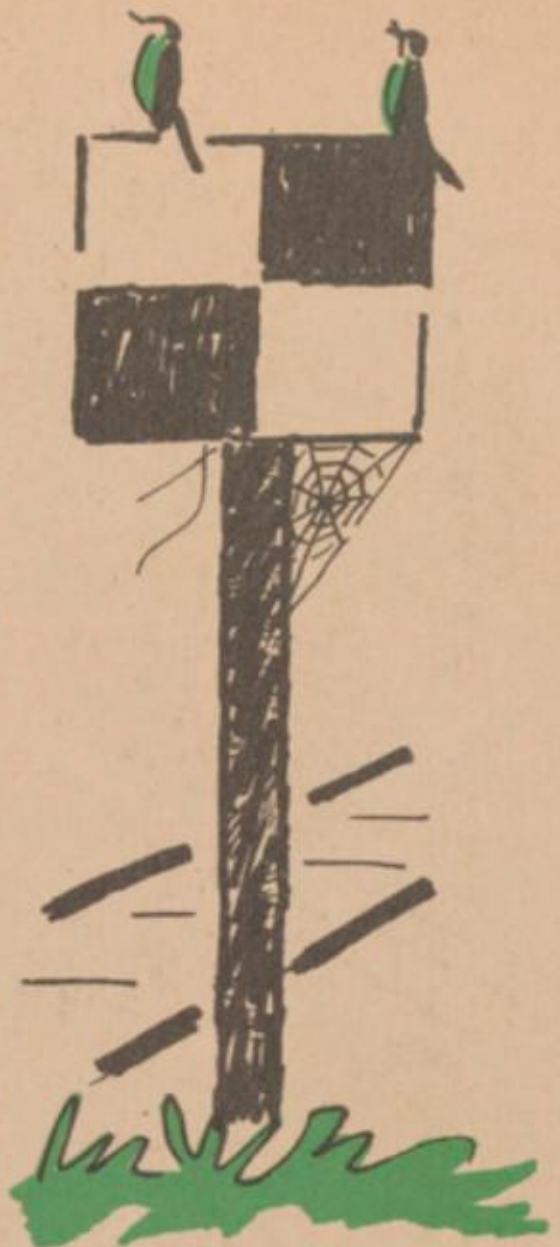
14 ans, et leur fils Miouset, de trois ans plus jeune que sa sœur. Que tous les autres petits Bobichon restent donc dans leurs lits et leurs berceaux : qu'ils se mouchent, qu'ils pleurent, qu'ils crient, qu'ils mettent le feu à la maison en jouant avec des allumettes, c'est le moindre de nos soucis. Ce qu'il faut surtout retenir, c'est que M. Bobichon, respectueux des choses de la chaussure, qui le faisaient vivre, lui et sa famille, et bien vivre, car les routes de sa province étaient réputées pour la dureté de leurs silex, c'est que, dis-je, M. Bobichon n'usait jamais de ses souliers pour infliger à ses enfants les châtimens qu'ils méritaient. Il ne leur distribuait que des fessées. Mais de ces fessées exemplaires, magistrales, de ces fessées dont la renommée avait dépassé les limites de Féverolles-sur-Rosée, chef-lieu de canton où M. Bobichon exerçait sa profession ; de ces fessées dont on parlera longtemps, dont on parlera toujours, car toujours subsistera, entre pères et fils, cet état de paix armée qui nous vient de la loi romaine.

Donc, un jour, la famille Bobichon attendait, à la gare de Féverolles, le petit train qui assure la correspondance avec la grande ligne de Paris. Ce petit train, de l'espèce appelée « tortillard », appartenait à une ligne dite « d'intérêt local », mais qui était surtout d'intérêt électoral ; il rampait de fermes en gloriottes, de brandes en métairies, de débits isolés en hameaux perdus : grâce au député de l'arron-



dissement, il n'était pas un électeur qui n'eût sa halte particulière, vigne, champ, chasse, reliée à sa maison par la voie ferrée. C'est dire que ce petit train n'allait pas très vite.

Des signaux orgueilleux et divers donnaient une importance apparente, bien que fallacieuse, à cet insignifiant réseau. La locomotive s'époumonnait à siffler en passant devant des disques qui n'avaient aucune raison d'être là, puisqu'un seul et même train circulait deux fois par jour sur la voie unique de cette ligne minuscule. Par contre, les indications utiles, qui auraient pu rendre service aux automobilistes de passage en leur signalant la présence dans ces parages du monstre infime, mais néanmoins dangereux, se dissimulaient modestement sous les feuilles des arbres qui bordaient la route et assistaient, impassibles, aux accidents dont s'enorgueillissaient les habitants du pays.



Le train arrive. La femme du chef de gare, coiffée de la casquette blanche de son mari, donne le signal du départ. Voilà les Bobichon en route. « Bon voyage, famille Bobichon, et de Paris reviens-nous sans naufrage », fredonnent les gens de Féverolles. « *Non licet omnibus adire Corinthum!* » a dit le notaire en souriant finement. Puis il a traduit





librement, en clignant de l'œil : « Des purotins ne pourraient pas se payer un pareil voyage. »

L'arrivée de la famille Bobichon à Paris ne fut pas un de ces événements qu'on puisse qualifier de sensationnel. En quittant la gare, on partit à la recherche d'un hôtel. M. Bobichon fixa son choix et la petite caravane se mit en demeure de gagner la chambre qui lui était réservée.

Homme du passé, M. Bobichon voulait prendre l'escalier, mais les jeunes couches, personnifiées par Miouset et Rigoberte, décidèrent qu'il fallait se servir de l'ascenseur. Or, le préposé à la marche de l'appareil, celui qu'on nomme, en français barbare, le « liftier », était absent.

— Mais je sais, moi ! Mais je sais, moi ! s'écria Miouset.

Et, en effet, tout le monde installé, il mit correctement l'appareil en mouvement.

— Je sais, je sais, murmurait Miouset.

— C'est vrai qu'il sait, répétait son père avec fierté.

Enhardi par cette marque de confiance, Miouset toucha je ne sais quel bouton et l'ascenseur resta calé entre deux étages.

— Misérable enfant ! grogna M. Bobichon en fronçant les sourcils.

Heureusement pour Miouset les dimensions exigües de la cabine ne permettaient pas à la main justicière de prendre un élan suffisant pour que la peine fût proportionnée au délit. Mais l'enfant n'ignorait pas que

son père, honnête commerçant, avait fait du « Doit et Avoir » la règle scrupuleuse de sa vie : il savait donc que cette dette ne serait pas oubliée, ni même remise à une échéance lointaine, et voilà ce qu'il ne pouvait envisager sans effroi.

Le personnel de l'hôtel fut appelé, les pompiers alarmés, les secours organisés, le liftier giflé, les voyageurs sauvés. Les Bobichon purent enfin entrer chez eux.

*
* *

— Miouset, appela M. Bobichon dès que la porte de la chambre fut fermée.

Rien ne répondit.

— Miouset, avance ici, chenapan !

Cet appel pressant resta encore sans réponse.

Car, à ce moment, Miouset, qui s'était échappé par l'escalier de service, était blotti craintivement derrière la boîte aux ordures de l'hôtel. Il y resta la nuit entière à penser au côté tragique de sa situation. Le matin venu, il ne savait à quelle décision s'arrêter, lorsqu'il se sentit soulevé brusquement. Pris à bras-le-corps par un homme vigoureux, avec un tas d'épluchures de choux et de salade, il fut lancé dans une sorte de char blindé rempli d'ordures sur lesquelles il s'affala mollement. Après avoir terminé son chargement, le camion roula sans arrêt, parcourut des rues et des boulevards, franchit un fleuve et s'arrêta à la lisière d'un bois.

Miouset souleva la tête et regarda autour de lui.

Tout le long de la vaste clairière qui s'étendait devant le bois, une ville merveilleuse lançait vers le ciel ses tours, ses clochetons et ses minarets.



Miouset comprit qu'il se trouvait devant l'Exposition coloniale. Il sauta à terre, courut vers cet exotisme tentateur, et, soulevant une toile, se glissa dans l'une des habitations qui bordaient l'Exposition. Et quelle ne fut pas sa surprise en se voyant accueilli par un homme jaune souriant qui lui tendit une mailloche et l'installa devant un gigantesque gong.

Miouset comprit qu'il n'avait qu'à faire du bruit pour mériter l'accueil hospitalier de ce Chinois, et je vous prie de croire qu'il ne s'en fit pas faute.

Du matin au soir, Miouset, vêtu de vert, grimé de jaune, tapait à tour de bras sur le gong. Attirés par le bruit, les visiteurs se pressaient autour de la baraque chinoise. Ils achetaient des choses diverses : du riz, des épices, des ivoires, du thé, de la porcelaine. Et plus Miouset tapait, plus les clients affluaient. Son zèle lui valait quelques suppléments de nourriture et l'amitié de toute une famille de Fils du Ciel, d'un ciel où les fessées devaient être chose inconnue ; par conséquent, tous gens agréables et de bonne compagnie.

Mais ce mot « fessée » Miouset l'entendit à quelques jours de là.

— Que ce petit Chinois fasse donc un peu moins de bruit, dit à côté de lui une voix qu'il connaissait bien. Il mériterait, certes, une bonne fessée.

D'un formidable coup de gong, Miouset assourdit l'élégant importun dans lequel il venait de reconnaître son père, métamorphosé en gandin, tandis que, de son côté, M. Bobichon retrouvait son fils sous les apparences du jeune et bruyant musicien chinois qu'il aurait voulu fesser.

D'un bond, Miouset saute en bas de l'estrade sur laquelle il paradait ; papa Sixte le poursuit, maman Élodie court derrière eux et Rigoberte pleure : Miouset s'enfonce sous le plateau d'un manège de rhinocéros, papa Sixte le suit en rampant ; maman Élodie fait le tour et Rigoberte profite de cette occasion pour s'offrir une promenade gratuite sur



les rhinocéros de bois ; Miouset saute sur une balançoire ; d'un bras vigoureux, papa Sixte arrête net l'élan de la nacelle et Miouset est projeté sur la rampe du water-chute. Tandis que Rigoberte s'offre de rechef sans bourse délier une partie de balançoire, Miouset glisse le long du water-chute et disparaît sous l'eau du bassin : papa Sixte profite du premier bateau en partance pour tâcher de le rejoindre ; maman Élodie et Rigoberte sont arrêtées au



contrôle où on leur réclame le prix d'entrée de cette attraction.

Mais Miouset ne fut pas repêché et la famille Bobichon dut rentrer sans lui à l'hôtel.

* * *

Miouset ne s'était pas noyé, vous l'avez bien deviné.

Après être sorti du bassin il s'était





caché dans un massif d'arbustes et avait attendu la nuit pour sortir de son abri.

Puis, en rôdant le long des baraques pour rejoindre les Chinois, il s'était heurté à une bande de petits nègres.

Les négriillons dansaient; Miouset se mêla à leurs danses.

Il les suivit ensuite chez eux et c'est ainsi qu'il fut adopté par une famille canaque.

Ces Canaques, habitants de la Nouvelle-Calédonie, ont une détestable réputation, car leurs aïeux étaient de redoutables anthropophages.

Mais ceux chez lesquels se trouvait Miouset étaient les plus doux des hommes.

Ils racontèrent au petit garçon de belles histoires de chasse, de pêche, d'animaux fabuleux: ce qui frappa Miouset, ce fut surtout la description de l'arme de jet appelée boomerang.

Cet engin peu connu est formé d'un morceau de bois cintré de telle façon qu'il revient de lui-même, après avoir frappé le but visé, au pied du chasseur qui l'a lancé.

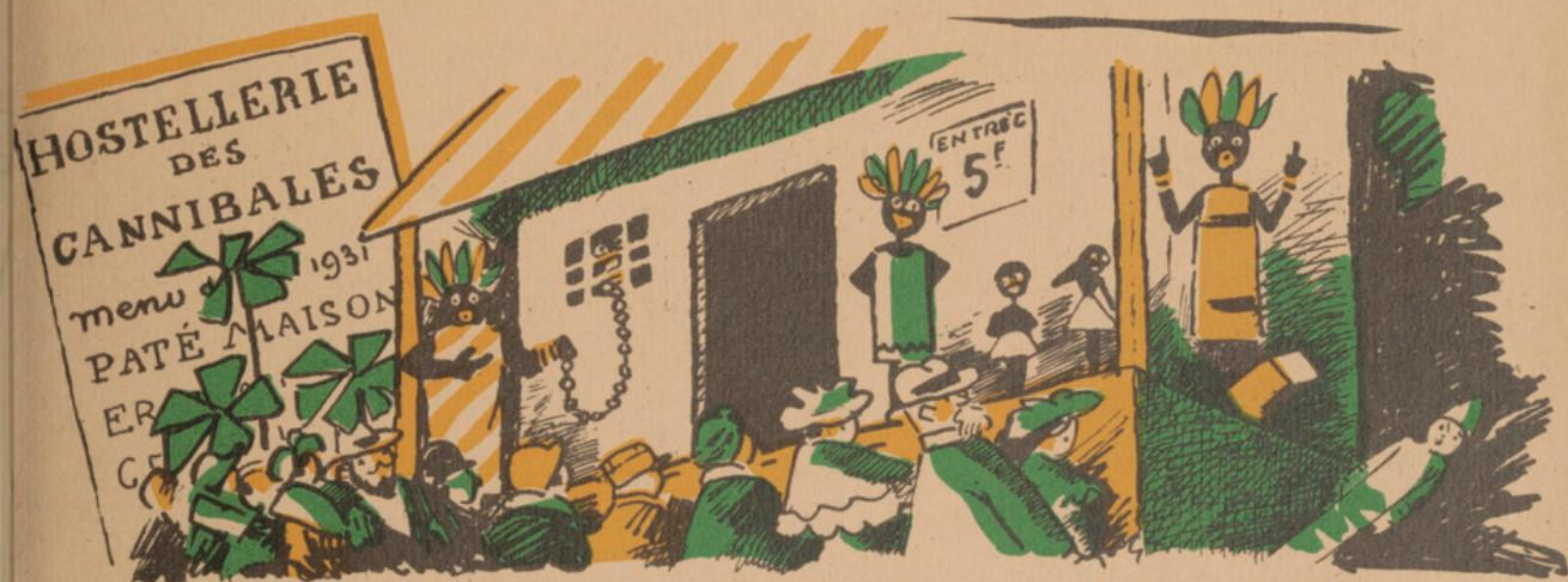
Aussi ce soir-là, après s'être couché, Miouset eut un horrible cauchemar.



Il rêva que M. Sixte Bobichon était un père-boomerang.

Que ce fût à Féverolles-sur-Rosée, dans la chambre de l'hôtel de Paris, dans la boutique chinoise ou dans le bassin du water-chute, ce père redouté, qu'il lançait au loin, revenait toujours près de lui, le regard courroucé, la main en bataille.

Cette nuit-là Miouset dormit bien mal.



Le lendemain, malgré sa fatigue, Miouset reprit l'emploi qui lui avait été confié par le chef canaque. Les jambes liées ensemble, les bras collés au corps, la tête surmontée d'un bonnet pointu et entièrement bariolé de couleurs diverses, Miouset, juché sur un socle, représentait une idole polynésienne. Il restait debout, immobile, pendant que les danses allaient leur train, que retentissaient les cris de guerre, le choc des armes et que babillaient les négrillons.

Mais que vous auriez ri si vous l'aviez vue déguerpir, l'idole, et sans demander son reste, le jour où, près d'elle, une voix prononça ces mots : « Cet enfant mérite une fessée. »

M. Bobichon (c'était lui qui venait de parler) pensait alors à un des petits nègres qu'il avait vu se fourrer les doigts dans le nez.



La fuite précipitée du faux dieu, soulignée par le bruit que fit le socle en tombant, attira l'attention de ce spectateur sévère. M. Bobichon comprit tout. Et la chasse commença. Miouset, à cloche-pied, ne pourrait aller bien loin. Papa Sixte l'aurait sans peine, dans un fauteuil, comme disent les habitués du turf.

Mais M. Bobichon avait compté sans l'ingéniosité de son fils. En passant près de la girafe des Africains, ses voisins, Miouset saisit la queue de la bête, se hissa sur son dos et se cramponna à son cou ; l'animal, effarouché, se sauva et partit à grandes enjambées dans la direction de Paris.

Comment rattraper une girafe ?

M. Bobichon n'hésita pas. Chez ces mêmes Africains, il sauta sur le croupion d'une autruche qui prit son vol et suivit la même direction que la girafe.

Mais tu radotes, me direz-vous. Où donc as-tu appris que les autruches volaient ?

Évidemment, si l'on devait en croire les naturalistes, les autruches ne voleraient pas. Mais aucun de vous n'ignore l'histoire de ce quidam qui tenait absolument, pour des raisons connues de lui seul, à ne pas manquer le train de Bruxelles. Comme la voiture dans laquelle il se trouvait n'allait pas assez vite, que fit notre homme ? Il mit pied à terre, chargea sur ses épaules la voiture, le cheval et le cocher ; puis, prenant sa course, il put



arriver devant la gare en temps voulu pour prendre son billet. Ce qu'il ne fit pas, du reste, sans avoir payé auparavant à son automédon le prix de sa course, plus le pourboire. Or, des exploits de ce genre, qui ne les accomplirait s'il y était contraint par quelque chose de plus fort que la simple raison. Mais vous ! Mais moi, mais tout le monde ! Alors pourquoi cette autruche, plusieurs fois mère, n'aurait-elle pas compris le désespoir de ce père ? Pourquoi, devant une telle détresse, n'aurait-elle pas trouvé en elle une énergie suffisante pour voler ? Ne dit-on pas, d'ailleurs, dans le langage courant, qu'un homme vole au secours de son semblable ? A plus forte raison doit-on l'admettre d'une autruche qui, après tout, est un oiseau.

La girafe, chargée de l'idole polynésienne, s'était dirigée, nous l'avons dit, vers Paris. Elle entra dans la ville par la porte de Vincennes, courut jusqu'à la place de la Nation, tourna brusquement pour foncer dans l'avenue Philippe-Auguste. Elle franchit ensuite les murs du Père-Lachaise, traversa le cimetière et déboucha sur la place Gambetta. Revenant sur ses pas, elle s'engagea dans la rue de la Roquette, gagna la Seine par le boulevard de la Contrescarpe, traversa le pont d'Austerlitz, hésita devant la porte du Jardin des Plantes ; puis, comme prise de peur, elle fit volte-face, descendit sur les berges de la Seine, but quelques gorgées d'eau et, d'une seule traite, sans reprendre haleine, elle remonta jusqu'aux abords du Pont-Royal. Là, elle s'arrêta devant une grue à vapeur qu'elle prit peut-être pour une autre girafe ; alors, d'un coup de reins, elle se débarrassa de l'idole et reprit le chemin par lequel elle venait d'arriver.

Assis sur le croupion de l'autruche en plein vol, dominant la situation, M. Bobichon avait suivi toutes les péripéties de cette course folle. Dès qu'il vit son fils s'étaler de tout son long sur les bords de la Seine, il n'hésita pas : laissant sa monture ailée aller au gré de sa fantaisie, il s'élança dans le vide.

Lorsque Miouset, assis sur son derrière, entendit les clameurs poussées



par tous les gens qui assistaient à ce spectacle captivant, il leva comme eux les yeux au ciel. En apercevant M. Bobichon qui tombait sur lui à grande allure, il crut voir arriver le père-boomerang de son rêve ; sans attendre plus longtemps, il sauta sur la grue à vapeur et grimpa au sommet de la flèche, espérant que M. Bobichon n'oserait le suivre sur ce chemin périlleux.

Et pourtant ! Cette masse informe, noire, déguenillée, qui se dirigeait de son côté, était-ce bien le papa Sixte ? Mais oui ! Mais oui ! le papa Sixte lui-même. Au moment de sa chute, l'élégant M. Bobichon était d'abord tombé sur le tas de charbon que la grue avait extrait de la péniche qui était devant elle ; il avait roulé après cela dans les engrenages de la machine dont les roues dentées avaient arraché ses vêtements ; puis

le cambouis avait recouvert toutes les parties de sa peau que le charbon avait épargné. Mais oui! Mais oui! le nègre complet que voyait Miouset c'était bien le père justicier Bobichon : c'était son œil, c'était sa main; il ne pouvait y avoir aucun doute à ce sujet.

Un cri de détresse, un cri d'horreur auquel répondirent les clameurs de la foule fit envoler tous les pigeons du Pavillon de Flore : Miouset s'était jeté dans le fleuve et était roulé par les eaux glauques de la Seine.

De courageux agents, agents cyclistes, gardiens de la paix, agents de la brigade des voitures, agents de la brigade fluviale se sont élancés. Tandis que les uns, à force de rames, se préoccupent du sauvetage de Miouset, les autres s'élancent à l'assaut de la grue. Sur le pont, dans la foule, un homme, un monsieur plutôt, a montré du doigt Bobichon. « Ce doit être un anthropophage », a-t-il dit. Des gens, autour de lui, répètent :

« C'est un anthropophage ». « C'est sûrement un anthropophage », affirme-t-on plus loin. Et un hurlement formidable s'élève, dominant tous les bruits de la Cité : « A mort, l'anthropophage!! A mort!! A mort!! »

*
* *

A l'intérieur du poste de secours, roulé dans une couverture chaude, Miouset, redevenu tout à fait blanc à la suite de son bain prolongé dans



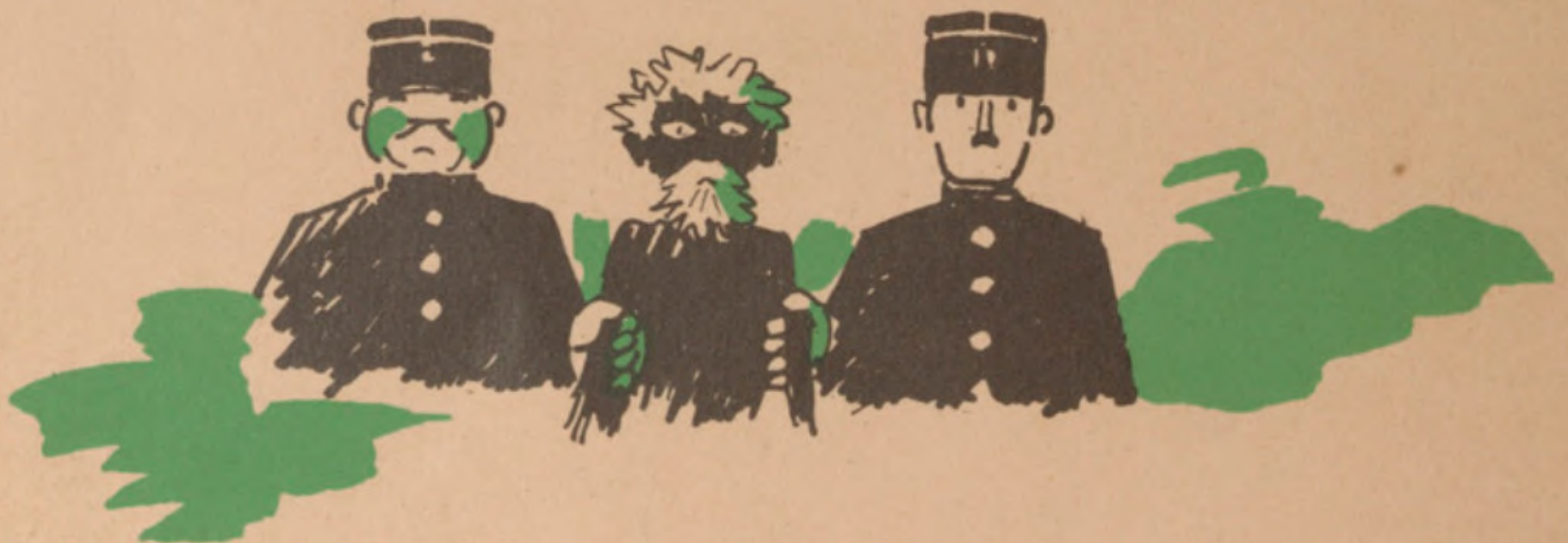
les eaux corrosives de la Seine, assistait de loin à la déroute tragique du père-boomerang.

Devait-il parler? Son amour filial lui imposait, certes, ce devoir. Mais la fessée qu'il entrevoyait en perspective refrénait ce louable sentiment. Non, décidément, Miouset se taira. Il voit d'un cœur sec, sans une larme, son père Bobichon hué par la foule, entraîné par la police, derrière une haie de poings menaçants et de parapluies haineux.

Et, brisé de fatigue, Miouset s'endort paisiblement.

*
* *

Où s'en ira le pauvre marchand de crépins qui, pendant des semaines entières, s'était tant réjoui de faire ce voyage à Paris et de visiter l'Exposition coloniale? Finira-t-il ses jours dans un cachot? Reverra-t-il, plus tard, Féverolles-sur-Rosée? Ne sera-t-il pas, plutôt, reconduit chez les cannibales? Le retrouverons-nous dans quelque île perdue de l'Océanie? Ou bien, attaché à quelque troupe vagabonde d'anthropophages de fantaisie, errera-t-il sans cesse, d'un continent à l'autre, de foires en kermesses, de festivals en expositions?



En préparation : *Les Remords de Miouset.*

